

L'EXPOSITION QUI FÂCHE

La présentation à Londres de chefs-d'oeuvre prêtés par les musées russes déclenche une polémique : confisqués par les bolcheviques en 1918, ils sont aujourd'hui réclamés par les héritiers des propriétaires dépossédés.

Par PAR VÉRONIQUE PRAT

Publié le 23 février 2008 à 00:00, mis à jour le 29 février 2008 à 17:23

Quelques heures après l'ouverture de l'exposition, une file de visiteurs s'étirait déjà jusque dans la rue : « De la Russie : chefs-d'oeuvre de la peinture française et russe des années 1870-1925 », présentée à la Royal Academy of Arts de Londres, promettait d'être un succès. La manifestation regroupe en effet quelque 120 toiles emblématiques provenant des quatre principaux musées russes : le musée Pouchkine et la Galerie Tretiakov de Moscou, l'Ermitage et le Musée russe d'Etat de Saint-Pétersbourg. Il est rarissime qu'ils réunissent leurs prestigieuses collections : voilà donc une occasion de confronter des oeuvres d'habitude dispersées, mais le thème de l'exposition justifie pareil traitement puisqu'elle se veut un tour d'horizon d'une période fascinante entre toutes, celle qui va de l'impressionnisme à l'abstraction la plus pure. Si, au tout début du XXe siècle, l'art se fait à Paris, des mouvements comme le constructivisme, et surtout le suprématisme avec Tatline et Malevitch, installent les avant-gardes en Russie dès 1920. A la Royal Academy, la présentation des oeuvres est malheureusement faite sans recherche, ni intelligence. Un accrochage paresseux les juxtapose, sans jamais rechercher les affrontements ou les comparaisons. Mais le choix des toiles est, pour la plupart, tellement éblouissant qu'il serait idiot de boudier son plaisir : les Monet sont parmi les plus beaux que l'on puisse trouver, les Cézanne vous réchauffent le coeur, les Matisse sont du bonheur à l'état pur. Toutes ces raisons d'un succès annoncé sont pimentées par la polémique aux allures de scandale qui entoure l'exposition... Jusqu'au dernier moment, elle a failli ne pas avoir lieu.

La plupart des oeuvres présentées proviennent de deux collections privées russes confisquées par Lénine en 1918, nationalisées et réparties en 1948 dans les musées de Moscou et Saint-Pétersbourg. Elles appartenaient à deux industriels moscovites qui connaissaient bien Paris et le monde de l'art, Serge Chtchoukine et Ivan Morosov. Audacieux, mais le goût très sûr, ils avaient réuni des ensembles époustouflants d'oeuvres des peintres français modernes. On ne pouvait pas faire beaucoup mieux : Cézanne, Monet, Renoir, Gauguin, Van Gogh, Bonnard, Derain, Picasso et les grands et si fameux Matisse, *La Musique* et *La Danse*, commandés par Chtchoukine à l'artiste en 1909. Tous ces tableaux, achetés alors qu'en France bien peu de collectionneurs s'y intéressaient, ont tous un pedigree fameux : ils viennent de la galerie d'Ambroise Vollard ou, mieux encore, directement de l'atelier de l'artiste. Si Morosov, acquis aux impressionnistes, était encore effrayé par les coloris crus de Matisse et les déformations formelles de Picasso, Chtchoukine, en revanche, avait toutes les audaces et la présence en Russie de l'avant-garde française allait profondément marquer les jeunes artistes moscovites, Tatline, Larionov ou Gontcharova. Lorsqu'éclate la révolution bolchevique, les deux collections sont saisies sans aucune contrepartie tandis que Chtchoukine et Morosov sont contraints à l'exil.

Ce sont les héritiers des deux collectionneurs dépossédés, André-Marc Delocque-Fourcaud, le petit-fils de Chtchoukine, et Pierre Konowaloff, l'arrière-petit-fils de Morosov, qui viennent de relancer la polémique. Voilà un bon bout de temps qu'ils réclament réparation. Ils ont plusieurs fois demandé la saisie des toiles lorsqu'elles sortaient de Russie et récemment, en 2005, à la suite de leur intervention, des toiles du musée Pouchkine prêtées pour une exposition à la Fondation Pierre Gianadda de Martigny ont été bloquées en Suisse, le temps de s'assurer que de telles saisies étaient bien interdites par le Conseil fédéral.

Une loi votée in extremis

Les autorités russes ne veulent plus prendre de risques : en décembre 2007, elles font savoir à leurs homologues anglais qu'elles annulent l'exposition. Pour sauver la situation, le gouvernement britannique va accepter de voter en catastrophe,

le 7 janvier 2008, une loi qui accorde l'immunité judiciaire aux oeuvres prêtées sur son territoire. Ce conflit n'est qu'un épisode dans la longue suite de plaintes qui ont suivi les pillages d'oeuvres d'art pendant la Seconde Guerre mondiale. L'Allemagne nazie comme la Russie de Staline se sont « servies » dans les musées ou dans les collections privées. Des milliers d'oeuvres d'art ont ainsi été saisies, volées, entassées, revendues ou détruites. Plus de soixante ans plus tard, il est toujours impossible d'évaluer avec précision le nombre d'oeuvres d'art manquant encore à l'appel, disparues en Autriche, en Pologne, en France, aux Pays-Bas. Mais plusieurs affaires ont fait grand bruit. C'est le cas du procès Alphonse Kann.

Quelles oeuvres d'art trouvait-on chez lui, dans sa maison de Saint-Germain-en-Laye, quand les employés du service nazi des confiscations des biens juifs (ERR) s'y rendirent en octobre 1940 et la vidèrent de son contenu ? Immensément riche, d'une famille de financiers, Alphonse Kann achetait beaucoup. Très tôt, il avait acquis des Renoir, des Degas, des Monet, des Cézanne. Il ne se convertit à l'art contemporain que plus tard, vers 1920, et rassembla alors des Matisse dont le pedigree laisse rêveur, des Picasso historiques, des Braque essentiels pour l'histoire du cubisme. Et encore des Léger, des Klee, des Juan Gris, des La Fresnaye, des Masson... Tout cela avait disparu. Après la guerre, certaines oeuvres volées et entreposées dans des caches en Allemagne furent restituées à leur propriétaire, mais pas toutes, loin de là. Les héritiers d'Alphonse Kann poursuivent aujourd'hui la traque. Des oeuvres, mises sur le marché en 1940, réapparaissent : la Nature morte au papier Job de Picasso au MoMa de New York, Fumées sur les toits de Léger au Minneapolis Institute of Arts, L'Homme à la guitare de Braque au musée national d'Art moderne à Paris, Les Aloès de Matisse à la fondation de Menil à Houston. Au total, c'est une centaine de toiles que réclament ainsi les héritiers.

Le mystérieux sigle MNR...

En 1943, la collection Schloss est saisie en Corrèze où elle était cachée depuis 1939. Il s'agit surtout d'oeuvres flamandes et hollandaises, pour la plupart du XVIIe siècle. L'ensemble compte plus de 300 oeuvres, avec des attributions à Rembrandt, Frans

Hals, Rubens, Van Dyck. Après la guerre, 162 tableaux seront retrouvés et restitués aux héritiers Schloss, mais plus de 170 pièces manquent toujours. Plusieurs de ces tableaux ont été récemment retrouvés sur le marché de l'art : le Portrait d'Adrianus Tegularius de Frans Hals a été saisi en 1990 sur un stand de la Biennale des antiquaires de Paris. Deux autres toiles ont été reconnues en 1998 à la foire de Maastricht. En France, les oeuvres d'art spoliées pendant l'Occupation et qui n'ont pas été restituées à leurs propriétaires, ou aux héritiers de ceux-ci, ont été confiées, à titre de détenteur provisoire, à la Direction des musées de France où elles sont inventoriées sous la cote MNR, Musées nationaux récupération.

Un dernier exemple, tout récent. Depuis une bonne soixantaine d'années, la Galerie du Belvédère, à Vienne, se flattait d'avoir sur ses cimaises l'une des toiles cultes du Jugendstil, le Portrait d'Adèle Bloch-Bauer de Klimt. Confisqué par les nazis en 1938, il était réclamé depuis la fin de la guerre par la nièce et héritière d'Adèle. A l'issue d'un interminable procès qui allait durer plus de sept ans, elle obtint gain de cause. Mais elle n'allait pas garder le portrait : en juin 2006, on apprenait que le milliardaire et collectionneur américain Ronald Lauder, grand amateur de l'art viennois de la Sécession, venait d'acquérir le fameux portrait pour la coquette somme de 135 millions de dollars, ce qui faisait du Klimt le tableau le plus cher du monde, loin devant le Fumeur à la pipe de Picasso qui détenait jusque-là ce record avec une enchère de 104 millions de dollars en 2004.

Si certains tableaux ont été retrouvés et restitués après la guerre, d'autres, et pas des moindres, sont aujourd'hui portés disparus. Mais ils peuvent resurgir. Les Baigneurs en plein air de Cézanne, Les Deux Soeurs de Gauguin ou la merveilleuse Place de la Concorde de Degas, réputés perdus à jamais, sont miraculeusement réapparus en 1995. A ce jour, aucune confrontation internationale n'est venue valider le décret de nationalisation russe de 1918. « Nous avons été victimes du hold-up le plus honteux de l'histoire de l'art », précise au contraire André-Marc Delocque-Fourcaud, l'héritier de Chtchoukine, venu à Londres bien décidé à faire valoir ses droits. L'exposition de la Royal Academy dure jusqu'au 18 avril. D'ici là, tout reste possible.

« From Russia », Royal Academy of Arts, Burlington House,
Londres, jusqu'au 18 avril 2008.